

qu'elle avait prise dans les siècles précédents dans la chancellerie pontificale (pour les brefs, au contraire, ainsi qu'il a été dit, on adopta l'écriture humanistique). Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle les scribes de la chancellerie apostolique commencèrent à donner à cette écriture gothique des formes tout à fait caractéristiques, qui la distinguent de tout autre genre d'écriture. Ce qu'il y a surtout

de spécial, ce sont les traits appuyés, brisés et entrelacés. Avec le temps l'écriture des bulles devint si illisible qu'on se voyait obligé d'y ajouter un *transumptum* en écriture ordinaire pour les intéressés. A Rome, les copistes croyaient que c'était l'ancienne curiale pontificale que l'on devait conserver, eu égard à sa vénérable antiquité. Léon XIII. la supprima finalement en 1878. (Pl. 125.)

## 2. L'écriture gothique moderne.

Après l'invention de l'imprimerie (vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle) on laissa de plus en plus aux imprimeurs le soin de la publication des livres. On n'écrivit donc plus l'écriture gothique de manuscrits. C'est la cursive gothique qui devint l'écriture usuelle. Cette écriture pourtant ne s'est maintenue jusqu'aujourd'hui que dans les pays de langue allemande; dans les autres contrées elle s'est vue supplantée par la cursive humanistique (voir ci-dessus le chapitre sur l'écriture humanistique).

La cursive gothique reçut dans chaque pays des formes nettement nationales, aussi peut-on parler d'une écriture gothique française, anglaise, allemande et d'autres pays. Si l'écriture humanistique n'avait pas été adoptée, aujourd'hui, selon toute vraisemblance, nous aurions un grand nombre d'écritures nationales différentes, d'une lecture difficile, comme dans le haut moyen âge, avant que la minuscule carolingienne ne fut venue supplanter les écritures nationales.

### a) La cursive gothique française.

Pl. 119 a. 119 b. 123 a.

En France, la cursive gothique subsista dans la chancellerie royale jusqu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Chez les notaires et greffiers elle se conserva beaucoup plus longtemps; dans leurs actes, cette écriture a souvent une forme absolument détestable, à peine lisible (Giry l'appelle *cursive déformée et dégénérée, qui semble au premier aspect un griffonnage indéchiffrable* : voir *Manuel de diplomatique*, p. 519); ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle devint plus lisible.

La cursive gothique française se signale par une grande variété de formes de lettres. Les formes de **a**, **r**, **s** sont surtout caractéristiques (voir les explications des planches).

Sur les abréviations dans les textes français voir L. A. Chassant, *Dictionnaire des abréviations latines et françaises*, 5<sup>e</sup> éd., Paris 1884, et *Paléographie des chartes et des manuscrits du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, 8<sup>e</sup> éd., Paris 1885; M. Prou, *Manuel de paléographie, . . . suivi d'un dictionnaire des abréviations françaises*, p. 353—383.

On trouvera beaucoup de reproductions d'écritures gothiques françaises dans *Le Musée des archives départementales*, Paris 1878. D'autres Facsimile se trouvent dans A. Bourmont, *Lecture et transcription des vieilles écritures, Manuel de paléographie des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Caen 1881; L. Delisle, *Album paléographique*, Paris 1887; J. Kaulek et E. Plantet, *Recueil de fac-similés pouvant servir à l'étude de la paléographie moderne*, Paris 1889; M. Prou, *Recueil de fac-similés d'écritures du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1892, et *Nouveau recueil de fac-similés etc.*, Paris 1896, et *Recueil de fac-similés . . . du V<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1904.

### b) La cursive gothique anglaise.

Pl. 120. Comp. pl. 115 a.

En Angleterre la cursive gothique se maintint jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais de plus en plus elle devait céder à la cursive humanistique et à une écriture semblable, l'écriture bâtarde française. Pourtant on conserva longtemps encore à la chancellerie royale et dans les tribunaux de justice certaines formes de l'ancienne écriture gothique. La «Chancery-hand» aujourd'hui encore est employée en certains documents. La «Court-hand» (écriture des tribunaux de justice) se retrouve jusqu'au règne de Georges II. (1727—1760).

Certaines formes spéciales de l'écriture gothique anglaise se retrouvent déjà dans des documents anglais de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, par ex. : la forme **O** de l'**e** et la forme allongée de l'**r**. Pourtant avec le temps ces particularités et d'autres s'accusèrent toujours davantage (voir notre reproduction pl. 120 et les explications).

Sur la cursive gothique anglaise voir E. M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, le dernier chapitre avec les paragraphes *English Chancery-hand, English Court-hand*; A. Wright, *Court-Hand restored or the Student's Assistant in reading old deeds, charters, records, etc.*, nouvelles éditions de Scott et Davey (*A Guide to the collector of historical documents etc.*), Londres 1891, et de Ch. Tr. Martin, Londres 1892.

### c) La cursive gothique allemande.

Pl. 118 b. 121. 124 a. 124 b.

La cursive gothique allemande («Deutsche Kurrentschrift») reçut son caractère spécial à la fin du XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans nos reproductions, c'est le document de Maximilien I., de l'année 1513 (pl. 118 b), qui offre le premier exemple d'une écriture allemande; on le comparera avec la copie du document concernant Jean Guttemberg de 1465, qui offre encore le caractère de la cursive gothique commune du XV<sup>e</sup> siècle (pl. 113 b).

Comme toute cursive, la gothique allemande a ses traits légers et courants avec les lettres étroitement liées. Beaucoup plus encore que la cursive gothique du moyen âge, elle affectionne les lignes droites et les angles aigus. Les panses des lettres ont d'ordinaire la forme ovale. Des déliés longs assurent la liaison des lettres. Les hastes supérieures et inférieures ont d'ordinaire des boucles. Beaucoup de lettres sont divisées en deux parties, réunies entre elles par un crochet : voir **a**, **g**, **q**, **r**, **v**, **w**, **y**; les débuts de cette forme de lettres remontent du reste jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle : la forme de l'**a**, en particulier, se retrouve déjà dans les documents de l'empereur Sigismond (1410—1437).

Au XVI<sup>e</sup> siècle la cursive allemande a souvent encore des formes raides et épaisses, rappelant l'écriture de livres, avec le temps pourtant les traits deviennent plus légers, plus coulants. Le **b** et l'**o** qui auparavant ne souffraient aucune liaison avec la lettre suivante, sont maintenant munis d'un petit crochet qui rend cette liaison facile. De même le trait du milieu de l'**f** et le trait inférieur de **k** et de **t** prennent la forme d'un crochet de liaison. — Ce qu'il y a aussi de caractéristique dans la cursive allemande c'est la grande variété des lettres majuscules.

A côté de la cursive ordinaire il se développa en Allemagne une écriture de chancellerie, appelée simplement «Kanzlei» (chancellerie), forme hybride, tenant le milieu entre la cursive et l'écriture de livres (voir pl. 121 b. 124 b).

Lettres isolées (voir ci-dessous la table des huit alphabets).

Dans l'**a** on ajoute en haut un petit trait, unissant la boucle de gauche avec le trait de droite. La modification de la voyelle dans **ae** (comme aussi dans **oe** et **ue**) est indiquée ou par un petit **e** suscrit ou par un petit crochet ou par deux traits ou deux points (**ä**, **ö**, **ü**).

La haste de **b** a d'ordinaire une boucle. Plus tard le trait final de **b** prend un petit crochet qui sert de liaison avec la lettre suivante.

Le trait principal de **c** tombe d'ordinaire tout droit. Primitivement **c** porte en haut un crochet horizontal, comme auparavant; plus tard cependant ce crochet est négligé et **c** ne se compose plus que d'un trait droit avec un léger coup de plume oblique et une ligne de fuite (tout à fait comme **i**; **c** ne se distingue de l'**i** que par l'absence du point).

**d** a la forme ronde. Il se termine d'ordinaire par une boucle, qui souvent descend fort bas et se trouve prolongée pour la liaison avec la lettre suivante.

Le trait principal de l'**e** tombe le plus souvent tout droit. Au XVI<sup>e</sup> siècle **e** a en haut soit un grand œil de caractère particulier soit un petit crochet oblique. Plus tard il porte en haut un petit trait parallèle au trait principal, auquel ce petit trait est relié par un trait délié; finalement ce trait secondaire est devenu aussi long ou à peu près que le trait principal; il en est résulté la forme bizarre d'aujourd'hui, dans laquelle **e** est fait de deux traits verticaux et de trois traits déliés

obliques. — Il n'y a que l'E majuscule avec sa grande boucle en haut et le trait du milieu qui rappelle l'ancienne forme de l'e avec œil et languette.

f va aussi bien au-dessus qu'au-dessous des lignes médianes. La plupart du temps, en haut, il a une boucle et au milieu un petit crochet. — F majuscule rappelle l'ancienne forme ondulée de l'f.

La tête du g est reliée à la queue par un petit crochet (comme dans a). Cette tête a la forme de l'o.

Peu à peu h prend une forme longue, étirée, avec des traits tant inférieurs que supérieurs formant des boucles. La brisure du milieu rappelle la forme ancienne. Cette brisure ne se trouve plus dans l'écriture d'aujourd'hui.

Au commencement sur l'i on a encore de temps en temps un trait diacritique, plus tard cependant on a régulièrement un point; quelquefois aussi on a un petit crochet. Dans l'i double, le second i se prolonge au-dessous de la ligne. Souvent les deux i sont liés de façon à ressembler à un y. Souvent aussi i simple, surtout au commencement des mots, est prolongé au-dessous de la ligne; souvent il dépasse en même temps la ligne supérieure médiane; il est difficile alors de reconnaître s'il est majuscule ou minuscule. La différence de son entre i (avec le son de I) et de j (avec le son de Jot) ne s'établit que dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (voir plus haut le chapitre sur la cursive humanistique). j aussi bien que i a d'ordinaire un point. — De même dans la majuscule beaucoup de scribes distinguent entre I, au-dessus de la ligne, et J prolongé au-dessous de la ligne; d'autres ne font aucune distinction. Dans l'impression gothique on n'a pas réussi à former de caractères majuscules spéciaux pour les deux sons.

La forme de k a subi maintes modifications. Il a en bas un crochet pour la liaison avec la lettre suivante.

o porte en haut un petit crochet, tout comme b.

La boucle de p maintenant se fait d'une tout autre façon qu'au-paravant. Le trait inférieur du p forme une boucle. (Voir les formes de transition pl. 118b, 9. 13.)

Dans q la panse est liée à la haste par un petit crochet, comme dans g. La panse a la forme de l'o.

Au début on se servait aussi bien de l'r rond que de l'r droit; plus tard c'est l'r droit qui prédomine. Cet r droit se compose de deux traits verticaux, reliés entre eux, à la base, par un petit crochet.

L's rond se retrouve régulièrement à la fin des mots et des syllabes. Il a diverses formes; ou bien il a la forme d'une lettre brève ou bien il dépasse la ligne médiane supérieure. L's long se retrouve au commencement et dans le corps des mots; sa haste va aussi bien au-dessus qu'au-dessous des lignes médianes. L's long finit ordinairement en haut par un arc; ce n'est qu'à une époque plus récente qu'on lui a donné la forme moderne où toute trace de l'ancien arc a disparu.

Avec le temps t se trouve de plus en plus prolongé vers le haut: il a une demi-haste supérieure ou une tout entière. La haste, la plupart du temps, en bas, tombe droit. En avant t porte un long trait délié, oblique, qui le lie à la lettre précédente. La barre se trouve placée de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'elle atteigne à peu près le pied de la haste; finalement elle prend la forme d'un crochet.

Au-dessus de l'u, pour le distinguer de l'n on a d'ordinaire un crochet. Ce crochet se retrouve souvent aussi sur le v quand il a le son de U. Le v est composé de deux parties, réunies en bas par un petit trait. Au XVI<sup>e</sup> siècle on écrit encore le v au commencement des mots et l'u rond dans le corps des mots et cela d'ordinaire indifféremment tant pour le son de U que pour le son de Vau. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle qu'une différence fut introduite: u fut réservé pour la voyelle et v pour la consonne. Dans l'ouvrage de G. Könnecke, *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur*, 2<sup>e</sup> éd., Marbourg 1895, p. 176. 185. 186. 192, les manuscrits de Martin Opitz, de l'année 1638 et de Frédéric de Spee († 1635), ont toujours le v au commencement des mots; au contraire l'édition de Paulus Gerhardt de l'année 1656 et le manuscrit de Christian Gryphius († 1706) portent v seulement pour la consonne et u seulement pour la voyelle.

w n'est pas seulement employé pour le son de We, mais souvent aussi pour le son de u, en particulier dans les diphtongues (*fraw* = *frau*; *new* = *neu*; *lewten* = *leuten*, pl. 121a). En ce cas on a souvent par-dessus un crochet, comme sur u: voir *getrewer*, pl. 118b, 3. On a aujourd'hui encore une trace de cette façon d'écrire dans l'abréviation *Ew.* = *Euer*.

x porte en haut une boucle et en bas un grand trait recourbé, ouvert à droite (voir la forme de X comme chiffre, pl. 118b, 16).

On a encore longtemps, comme dans le bas moyen âge, une préférence marquée pour y, qui remplace très souvent i. Il subsiste, jusqu'au siècle passé, surtout dans les petits mots, tels que *bey*, *frey*, *sey*. On trouve souvent y avec un ou deux points.

Très souvent z va aussi bien au-dessus qu'au-dessous des lignes médianes, surtout au commencement des mots (pl. 118b); aujourd'hui il ne va d'ordinaire qu'au-dessous de la ligne; son trait inférieur forme une boucle.

Les lettres majuscules (appelées «Versalien») ne sont pas seulement employées au commencement des phrases et pour les noms propres, mais aussi pour attirer l'attention du lecteur sur certains mots et souvent tout à fait ad libitum et sans règle. Il ressort des plaintes d'écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle que les imprimeurs, en particulier, aimaient à multiplier les majuscules, parce qu'ils croyaient que c'était un ornement de l'écriture allemande. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'usage s'établit d'écrire tous les substantifs avec une majuscule, particularité qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui dans les textes allemands (pl. 124a. 124b). La forme des majuscules subit de grandes modifications. On aimait à en rendre les formes très compliquées; souvent on les chargea de tant d'ornements qu'il devint presque impossible d'en distinguer la forme primitive. (Voir pl. 121b, lignes 6. 7. Pl. 121d; et les initiales pl. 124a et 124b.) Beaucoup de majuscules prirent la forme de minuscules agrandies, par ex.: A, G, P, Q, V, W, Z (voir A et G pl. 124a). D'autres majuscules rappellent par leur forme les anciennes majuscules ou minuscules, par ex.: la forme de H et R. (Voir la table des huit alphabets ci-dessous.)

Les abréviations sont rares dans les textes allemands. Un trait horizontal remplace souvent les lettres m et n, ou bien e dans les syllabes *em* et *en*. En second lieu on a souvent un trait vertical ondulé ou un crochet arrondi pour r ou *er*, *re*, *ir*, *ri*. Troisièmement on a l'abréviation par lettres suscrites: souvent les lettres finales sont suscrites, mais souvent aussi les lettres dans le corps du mot. Enfin on remarquera les abréviations qui reviennent souvent: *dz* = *daz* ou *das*; *wz* = *waz* ou *was*; *v̄m* = *umb*; *v̄n* = *unde* ou *und*; et v, coupé d'un trait oblique, pour *ver*.

Ligatures. La lettre s, en particulier, entre en de nombreuses ligatures. *st* se lie de la même façon que plus de mille ans auparavant dans la cursive romaine (pl. 118b, ligne 5; comp. pl. 22). Une ligature nouvelle, fort en faveur, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours est *sz*: au début z se trouvait dans cette ligature à peu près placé au milieu de l's long (voir pl. 113b, ligne 8. 12. 13); plus tard il se trouve en haut de l'arc de l's long avec lequel il est tracé d'un seul coup de plume. Cette ligature est surtout employée à la fin des mots et des syllabes, quelquefois pourtant aussi au milieu du mot (voir pl. 124a, ligne 3. 8). Pour *ss* on a souvent une ligature formée de l's long avec s arrondi. On a aussi les ligatures *sa*, *se*, *so*, *sch*, *sp*. Voir d'autres ligatures: *ff*, *pp*, *sch*, *tt* (pl. 121c. 124a).

Pendant longtemps la ponctuation fut imparfaite et irrégulière. Pour la grande pause on a d'ordinaire un point et la phrase suivante commence par une grande lettre. Souvent aussi le point se trouve pour la petite pause; après vient une petite lettre. Très longtemps on conserva le trait oblique au-dessus de la ligne; il se trouve d'ordinaire pour la petite pause, plus rarement pour la grande pause; ce n'est que peu à peu qu'il passa au-dessous de la ligne, et devint la virgule moderne (pl. 121a). On usait beaucoup aussi des deux-points et cela aussi bien pour la petite que pour la moyenne et souvent aussi pour la grande pause. Beaucoup de copistes et d'imprimeurs n'emploient aucun signe. Il faut noter l'explication que Nicolas de Wyle, d'Esslingen,

donnait en 1462 de sa méthode de ponctuation. Dans la dédicace à sa traduction d'*Euriolus und Lucretia* d'Aeneas Silvius, il déclare que quiconque veut comprendre son livre, doit faire attention «aux virgules, aux points et distinctions», qui s'y trouvent, c'est-à-dire / : . ? ( ). Puis il explique : la virgule signifie la petite pause, les deux-points marquent la pause moyenne; le point marque la pause forte; le signe d'interrogation signifie que ce qui précède a le sens d'une interrogation; «là où quelque chose se trouve entre deux lignes recourbées comme ici (Jhesus cristus) on a une parenthesis, du nom latin, ou interposicio.» (Voir les parenthèses rondes pl. 121a, ligne 3. 4). — Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle on rencontre pour la première fois le point surmonté d'un trait comme point d'exclamation (!), appelé aussi point d'admiration. Au XVII<sup>e</sup> siècle peu à peu la ponctuation se régularise et se perfectionne. Le soin qu'apportaient à la ponctuation des livres imprimés les Aldes de Venise, et les règles posées par Aldus Manutius le Jeune ne furent pas, à ce qu'il semble, sans influence pour ces progrès en Allemagne (voir p. XXV). Dans une lettre *de distinctione et interpunctione* Juste-Lipse distingue le *comma* (la virgule), le *semicolon* (le point-tiret), le *colon* (les deux-points) et le point. Le point-tiret est souvent employé maintenant à la place des deux-points; l'usage des deux-points, au contraire, devient prédominant, quand on cite un texte; pour la petite pause, au lieu du trait oblique placé au-dessus de la ligne, on a plus souvent maintenant la virgule; pour la première fois on trouve les tirets (traits suspensifs). Le premier, Gottsched, *Deutsche Sprachkunst*, Leipzig 1748, demande expressément que les deux-points soient employés pour les textes cités. Joh. Christoph Adelung, qui passe pour être le fondateur de la ponctuation allemande moderne, parle ainsi dans sa *Sprachlehre für Schulen*, 1781, au sujet de l'usage des deux-points : on les met après le premier membre de la proposition, si celui-ci est très long (autrement on se sert du point-tiret), de plus

on s'en sert pour les citations, et enfin pour les énumérations; le point-tiret sépare les membres de phrases d'une certaine longueur et la virgule s'emploie dans tous les autres cas. (Voir Alexandre Bieling, *Das Princip der deutschen Interpunktion nebst einer übersichtlichen Darstellung ihrer Geschichte*, Berlin 1880.)

Pour la division des mots à la fin des lignes on se sert de deux traits d'union horizontaux ou obliques (pl. 118b. 121a. 124a. 124b).

Le plus célèbre maître d'écriture allemand du XVI<sup>e</sup> siècle, dont les modèles d'écriture furent, pendant longtemps, considérés comme classiques, est Johann Neudörffer de Nuremberg. Notre planche 121 donne trois reproductions de ses modèles d'écritures. Il eut un disciple dans la personne de Wolfgang Fugger de Nuremberg; la quatrième reproduction de notre planche 121 donne un de ses modèles. C'est avec raison que Soennecken porte ce jugement sévère sur ces maîtres d'écriture et d'autres calligraphes allemands : «Ils mettaient leur gloire à faire des lettres compliquées et embrouillées; ils oubliaient ainsi tout à fait le but de l'écriture. Il faut reconnaître la patience et persévérance qu'ils ont montrées dans leurs travaux, mais quand nous comparons leurs efforts avec ceux de leurs contemporains en Italie, en France, en Angleterre, il faut avouer qu'ils sont fort en retard.» (F. Soennecken, *Das deutsche Schriftwesen und die Notwendigkeit seiner Reform*, Bonn-Leipzig 1881, p. 12.) — Michel Baurenfeind passait pour le plus grand maître d'écriture du XVIII<sup>e</sup> siècle et on l'appelait «le père de l'art d'écrire»; nos reproductions de la pl. 124 offrent de ses modèles. Son écriture allemande se rapproche de la cursive allemande moderne. Baurenfeind s'inspira aussi de beaucoup de beaux exemples de cursive latine, d'écriture italienne de chancellerie, d'écriture française et hollandaise auxquelles il rendit sincèrement hommage; il était surtout plein d'admiration pour la bâtarde française et il déclarait qu'en fait d'écriture «les Allemands devaient laisser le *prae* à la nation française». Malheureusement il ne se laissa pas aller pour autant à recommander l'écriture ronde comme devant être admise communément. Et l'Allemagne continue aujourd'hui encore de conserver deux genres d'écriture, avec huit alphabets, tandis que toutes les autres nations se contentent d'un seul genre d'écriture, avec quatre alphabets (voir ci-dessous la table des huit alphabets).

On trouvera de nombreux exemples de gothique-allemande dans G. Könnecke, *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationallitteratur*, 2<sup>e</sup> éd., Marbourg 1895; R. Thommen, *Schriftproben aus Handschriften des XIV.—XVI. Jahrhunderts*, 2<sup>e</sup> éd., Bâle 1908; Joh. Ficker et O. Winckelmann, *Handschriftenproben des XVI. Jahrhunderts nach Strassburger Originalen*, Strasbourg, à partir de 1902.

Nous donnons ici les huit alphabets qui s'enseignent aujourd'hui dans les écoles allemandes. Il y en a quatre latins et quatre allemands. On distingue :

1. Les majuscules de l'impression latine,
2. „ „ „ l'écriture latine,

3. les minuscules de l'impression latine,
4. „ „ „ l'écriture latine,
5. „ majuscules de l'impression allemande,
6. „ „ „ l'écriture allemande,
7. „ minuscules de l'impression allemande,
8. „ „ „ l'écriture allemande.

1.	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
2.	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
3.	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z
4.	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z
5.	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
6.	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
7.	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z
8.	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z